20e ANNÉE (2e SÉRIE). — No 41 — 13 OCTOBRE 1898

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE,
HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION,
CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR ET RÉDACTEUR EN CHEF : F. PERRIOT
ANCIEN SUPÉRIEUR DU GRAND-SÉMINAIRE DE LANGRES

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement, pour tout l'univers, est de 15 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *de 10 fr. sans le Supplément.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de l'*Ami du Clergé*, Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

AMÉRICANISME

ET MYSTIQUE AMÉRICAINE [1]

§ 1. — LA VIE DU P. HECKER

On parle beaucoup de *mystique américaine* dans la presse catholique d'Europe, depuis un certain temps. A voir la parfaite incompétence théologique de certains folliculaires qui dissertent là-dessus âprement, pour et contre, on peut se demander avec anxiété où va nous conduire cette intempestive controverse, à quel degré de confusion, à quel chaos l'on réussira à la faire aboutir.

Y a-t-il, sous ces hardiesses nouvelles de langage, quelque germe de schisme ou d'hérésie, tout prêt à éclore et à déchirer une fois encore, au grand péril des âmes, l'unité de l'Eglise catholique? Les allures présentes de l'*américanisme* sont-elles un présage avant-coureur de la résurrection de l'ancien libéralisme condamné par Pie IX, ou faut-il n'y voir, sur le terrain religieux, qu'une de ces boutades d'indépendance, un peu vaniteuses, mais pas bien effrayantes tout de même, dont se montrent assez coutumiers nos voisins d'Outre-Mer?

D'aucuns, loin de s'en inquiéter, y applaudissent et saluent avec enthousiasme, dans ce mouvement de restauration, l'aurore des temps nouveaux, le point de départ d'une heureuse transformation qui va tirer l'Eglise des ornières du vieux temps où elle étouffe, pour l'acheminer, par une voie infiniment plus large, à travers les progrès de la civilisation moderne, vers le radieux idéal de triomphes comme elle n'en a jamais encore vus au cours de son histoire.

Là-dessus, les esprits s'échauffent, d'autant mieux et plus vite que le feu de la discussion se trouve malheureusement alimenté par de très délicates questions de personnes. Allez donc faire une bonne critique d'idées sur des noms propres!

Que pense de tout cela l'*Ami du Clergé?* On le lui demande instamment de divers côtés. Il a trop conscience de la haute mission qu'il remplit auprès de ses bien-aimés clients du clergé, pour leur refuser la réponse à laquelle ils ont droit. S'il ne l'a pas donnée plus tôt, c'est qu'il a voulu réfléchir, et se placer à distance convenable de la mêlée, pour juger avec plus de sang-froid et d'impartialité les péripéties de la lutte. Le temps est venu de parler.

L'auteur de cette étude tient à déclarer ici, tout de suite, qu'il entend faire l'impossible pour ne froisser, de près ou de loin, qui que ce soit [1]. Il tient pour détestable genre de polémique, l'art de faire dévier une controverse de principes sur le terrain périlleux des personnalités. La vérité n'est belle à montrer, et pour tous respectable, qu'autant qu'on évite de la laisser souiller par les éclaboussures des mesquines considérations d'intérêts temporels et de partis. Il y a mieux à faire ici que d'exciter des passions : il faut loyalement essayer d'éclairer et de convaincre. C'est toute notre intention, tout notre programme.

[1] Nous avons reçu depuis quelque temps nombre de lettres de nos correspondants nous demandant notre avis sur la question « américaine », le P. Hecker, le livre de M. Maignen, etc. L'*Ami du Clergé* donne aujourd'hui sa réponse dans le présent article, dû à la plume d'un de nos plus éminents collaborateurs.

[1] Tout Américain n'est pas nécessairement par là-même un tenant de l'*américanisme* dont il est question ici. Quand nous parlons en termes généraux de l'Amérique et des Américains, il est bien entendu que nous visons seulement ceux que peut atteindre légitimement la critique des théories nouvelles qu'on essaie de répandre parmi nous sous le nom d'*américanisme*. Nous avons trop d'amis en Amérique, qui pensent comme nous, pour n'avoir pas à cœur de formuler tout de suite à leur intention cette réserve, sur laquelle d'ailleurs nous aurons l'occasion d'insister au cours de notre étude. Notons enfin qu'il s'agit en tout ceci des *Etats-Unis*, quoiqu'on eût pris, de part et d'autre, l'habitude d'employer le mot beaucoup trop large d'*Amérique*.

A entendre notre presse européenne, il semblerait, en vérité, qu'on vient de découvrir l'*américanisme!* Personne n'y pensait et n'en parlait. Survient un livre, la biographie d'un certain prêtre Américain du nom de Hecker, et voilà toute une révélation!... L'*américanisme* point subitement à l'horizon, fantôme jusque-là inconnu, monstrueux, effrayant. Ce phénomène de surprise a de quoi étonner; à notre avis, il appelle avant tout quelques réflexions préliminaires.

Si par *américanisme* on entend — ce qui est exact — la tournure d'esprit, les tendances pratiques fort indépendantes, impatientes de tout joug, qui sont la note dominante du caractère américain, il est bien évident que l'*américanisme* ne date pas d'hier, qu'il existait avant le P. Hecker, que celui-ci ne l'a pas inventé ni mis à la mode, pas plus en religion qu'en morale et en politique. Qu'il ne soit pas très ancien, c'est évident aussi. Chacun sait que le peuple américain, d'ailleurs même à l'heure actuelle assez peu homogène, est jeune encore et à peine arrivé à la maturité de sa formation sociale. Le P. Hecker pourtant n'en est pas le fondateur; avant lui, il y avait là-bas des évêques qui gouvernaient des diocèses catholiques en pleine communion avec le Saint-Siège; avant lui, il y avait des prêtres qui prêchaient la doctrine catholique et dirigeaient les âmes dans les bonnes voies de la piété chrétienne; et, à part quelques originalités, on ne trouverait peut-être pas dans la vie du célèbre Pauliste une œuvre, une parole même, qui ne soient l'écho d'œuvres et de paroles comme on était accoutumé à en voir et à en entendre depuis longtemps en Amérique, sans qu'elles suscitassent la surprise de personne. Tout cela prouve que l'Amérique était et est encore très mal connue chez nous. On ne sait pas à quel point ses mœurs diffèrent profondément des nôtres. Nous la jugeons mal, faute de la voir sous l'angle optique très spécial qui pourrait seul nous la montrer telle qu'elle est.

Avis donc à tous ceux qui voudraient en connaissance de cause prendre parti dans la présente querelle. Qu'ils se gardent bien, pour apprécier sainement « l'américanisme, » de s'en tenir au P. Hecker et à ses biographes. Il leur faut remonter un peu plus haut, à une source moins troublée, plus vieille, et faire des institutions américaines une étude qui leur apprendra, comme à nous, à ne point se laisser étonner ni émouvoir beaucoup de ce qu'il y a d'apparemment exagéré comme « modernité » et « libéralisme » dans la manière qu'ont les Américains d'entendre la pratique du zèle apostolique. Ceci dit, bien entendu, au point de vue du fait, pour expliquer l'inattendu de l'explosion que nous a value la révélation du P. Hecker, et sans préjudice du jugement que nous nous réservons d'émettre sur ses idées, arrivons à l'histoire de la controverse.

Le P. Hecker, prêtre fort zélé, célèbre en Amérique par ses prédications, ses œuvres, et surtout par la fondation de sa Congrégation des Paulistes, est mort en 1888, après une vie assez tourmentée, remplie d'incidents variés, d'aventures, de contradictions, d'originalités, d'épreuves et de succès, qui lui donnent une physionomie composite tout à part, américaine si l'on veut.

Un Père de sa Congrégation, le P. Elliott, a pieusement recueilli les souvenirs laissés à ses confrères par le fondateur des Paulistes, dans un volume écrit en anglais, qui est à la fois une biographie et une sorte d'apologie du P. Hecker. Le livre, publié en Amérique depuis plusieurs années, sans faire aucun bruit, aurait probablement passé inaperçu (et l'*américanisme* avec lui!) si l'on n'avait eu l'idée d'en donner en langue française une traduction; traduction, pour le dire en passant, assez inexacte, et qui mériterait plutôt le nom de paraphrase [1]. Qui aurait lu chez nous la *Vie du P. Hecker* « toute seule »? Pas grand monde assurément; elle ressemble après tout à bien d'autres; et, comme chacun sait que les grands zèles apostoliques sont toujours par quelque endroit marqués au coin d'une certaine originalité, l'on n'aurait guère pensé à relever celles qui fourmillent dans l'histoire du Pauliste Américain.

Mais voici où l'affaire se gâte! On a cru bon d'écrire en tête de cette pseudo-traduction française une préface qui a toute l'allure d'un manifeste doctrinal, qu'on eût peut-être pardonné à une plume américaine, mais où les théologiens du Vieux Monde, plus soucieux de l'orthodoxie des formules, ont vu un laisser-aller compromettant et comme un cri de guerre, un appel aux armes, en faveur d'idées démocratiques et libérales qui ne sont pas, chez nous, du goût de tout le monde. Tout de suite la politique s'en est mêlée, ou, pour mieux dire, s'est glissée subrepticement dans la discussion. Les « ralliés, » ceux qu'on appelle les « démocrates chrétiens, » et les partisans du régime républicain, ont applaudi et fait bruyamment écho aux idées de la préface; les non-ralliés et ceux qui n'ont qu'une sympathie assez fraîche pour notre régime politique actuel, sont d'instinct entrés dans la voie contraire, en relevant vertement les exagérations de pensées et de paroles que les « américanisants » mettaient un peu audacieusement au service de leur cause.

Circonstance aggravante: outre la fameuse Préface, la *Vie* française du P. Hecker donnait une

[1] L'inexactitude surprenante de cette traduction vient d'être mise en lumière par M. E. Coppinger dans un livre qu'il publie sous ce titre: *La polémique française sur la Vie du P. Hecker*. (Paris, Oudin). Cet ouvrage est utile à consulter pour qui veut remonter aux sources et mieux connaître la *Vie* originale écrite en anglais par le P. Elliott. Disons cependant que le travail, plutôt littéraire, de M. Coppinger, n'apporte en réalité aucune modification substantielle aux grandes lignes de l'*américanisme* et à la critique qu'appellent les idées fondamentales du P. Hecker, ainsi que le remarque, avec raisonnements à l'appui, le P. Delattre, S. J., dans un article (*Etudes relig.*, septembre 1898) où il complète l'excellente étude qu'il avait déjà donnée sur le même sujet dans son petit volume: *Un catholicisme américain*. (Namur, Godenne, 1898).

longue lettre de Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul de Minnesota aux Etats-Unis, prélat bien connu dans le monde entier par la hardiesse de ses idées et l'indépendance très accentuée de son zèle épiscopal. Naturellement, les idées larges, démocratiques, excessivement « nouveau jeu » du prélat Américain étaient à l'unisson de la Préface et du livre. C'était une poussée vigoureuse et singulièrement hardie dans le sens du « modernisme » entendu à l'américaine, en même temps qu'un chaud plaidoyer pour l'émancipation démocratique universelle des peuples et de l'Eglise catholique elle-même.

L'attaque était vive, portée en pleine France, dans un milieu politiquement divisé ; la riposte s'imposait ; elle ne se fit pas attendre.

L'abbé Maignen publia dans un journal catholique de Paris une série d'articles qu'il réunit ensuite en volume sous le titre : *Le P. Hecker est-il un saint?* Là-dessus, grand émoi dans le camp des « américanistes », et vertes répliques sur toute la ligne. Nous parlerons à part de ce livre désormais aussi fameux que la *Vie du P. Hecker*. Notons seulement ici, pour l'intérêt de l'histoire, que la plupart des revues et journaux catholiques d'Europe se sont occupés de la polémique, les uns prenant parti pour le P. Hecker et ses idées, les autres soutenant la critique de M. Maignen, beaucoup se réservant ou essayant de faire entendre des paroles de conciliation.

Les choses en sont là. Qui dira jusqu'où elles iront? Jusqu'à une intervention du Saint-Siège?... C'est peu probable, à notre avis. La polémique finira bien sans doute par tomber d'elle-même, quand chacun aura dit son petit mot et se sera persuadé qu'il n'a convaincu personne, quand surtout, après le feu du combat, l'on verra qu'il y a beaucoup plus de politique là-dessous que de théologie, beaucoup plus de tendances que de jugements réfléchis et bien arrêtés, beaucoup plus de bruit enfin que n'en méritaient certainement la cause du P. Hecker et le zèle amical de ses derniers apologistes.

Qu'importe après tout la personne du P. Hecker à l'avenir de l'Eglise, et pourquoi en avoir fait le centre d'un débat qu'il était si facile de maintenir dans la région infiniment plus tranquille des idées ? C'était un saint, opinent les uns ; un original déséquilibré, visionnaire, en rupture de vœux, excentrique en dogme comme en morale, répliquent les autres. Et après ? La sainteté de sa vie l'empêcherait-elle d'avoir commis des fautes et enseigné des erreurs, justiciables de la critique des théologiens autorisés ? L'excentricité de ses manières, la fausseté même de ses méthodes apostoliques, l'empêcherait-elle d'avoir fait beaucoup de bien, d'avoir eu beaucoup d'idées justes, qu'un juge impartial doit être prêt à approuver, sans autre souci des mérites ou démérites personnels du brave homme ?

Nous avons lu cette *Vie* du P. Hecker. Ayant l'avantage de savoir l'anglais, nous l'avons lue dans l'original du P. Elliott, et aussi, bien entendu, dans la traduction française libre qu'on nous en a donnée. Nous avions par ailleurs quelques renseignements authentiques sur le fameux missionnaire. Notre impression d'ensemble a été celle-ci : Le P. Hecker avait une grande foi (après sa conversion) et un ardent désir de convertir ses frères égarés. Il avait beaucoup d'imagination, un tempérament vif, généreux, quelque peu exubérant, une charité sans limite, et une assez pauvre éducation théologique.

Nous n'avons rien à dire de ses démêlés avec la Congrégation des Rédemptoristes qu'il quitta pour exercer en plus grande indépendance, conformément à ses rêves et à ce qu'il appelait son « inspiration » d'en haut, le ministère sacerdotal. Nous n'en disons rien, ni bien, ni mal ; la chose nous paraît un tantinet obscure. Mais qu'importe? Il est certain que sa situation canonique a été régularisée, si tant est qu'elle eût besoin de l'être, et que, même après cette rupture, il fut convenablement accueilli à Rome, et soutenu dans ses projets d'institution de la congrégation des Paulistes.

L'ensemble de son ministère a été incontestablement très fructueux. Toutes ses méthodes, assurément, ne réussiraient pas n'importe où ; mais, pour le milieu où il les a employées et auquel il faut savoir les rapporter si on veut les juger sainement, elles avaient des avantages évidents sur nos procédés européens moins primesautiers, et ne présentaient point là-bas les inconvénients qu'on pourrait à juste titre leur objecter chez nous.

Vivant parmi les protestants, respirant pour ainsi dire exclusivement une atmosphère protestante, il était nécessaire qu'il parlât à ses frères égarés un langage qu'ils pussent entendre, qu'il abordât l'ennemi, si l'on peut ainsi dire, par ses points vulnérables. Ces prédications choqueraient nos catholiques de vieille roche. Quoi d'étonnant à cela, et que peut-on en conclure *a priori* contre leur orthodoxie dogmatique ? Ecoutez deux sermons sur le même sujet dans deux paroisses, profondément différentes quant à leur attachement à la foi catholique, en Bretagne par exemple et dans la banlieue de Paris. Gageons que le même orateur qui les prêchera tous les deux, s'il est habile, souple, et désireux de se faire comprendre dans un cas comme dans l'autre, donnera à son instruction devant le plus mauvais auditoire, un tour qui scandaliserait probablement les bons fidèles de la paroisse bretonne. Que ces concessions faites aux exigences du milieu, n'aillent pas jusqu'au sacrifice de la vérité, nous en tombons d'accord. Mais, en deçà de l'hérésie, il est bien des manières très différentes de présenter au peuple la parole de Dieu, et c'est s'exposer à de graves mécomptes que de juger toujours une prédication uniquement sur la lecture de son texte, sans tenir compte des circonstances locales qui ont pu lui imposer une allure à part, peu idéale parfois, mais néanmoins pratiquement nécessaire.

Nous ne nous sentons pas davantage porté à trouver bien étranges les originalités, les audaces même, qui fourmillent dans la vie du P. Hecker. Après tout, c'était un américain; et puisqu'il est entendu qu'on ne fait rien en Amérique comme ailleurs, que c'est là un défaut ou, si l'on veut, une qualité de race, nous aurions mauvaise grâce, nous Européens, à trouver blâmable qu'on pense et qu'on agisse dans le Nouveau Monde autrement que chez nous, tant que l'accord subsiste sur les points essentiels de doctrine, où c'est une obligation pour les catholiques de l'univers entier de s'entendre et de parler exactement le même langage.

Pour finir là-dessus, et tout dire d'un mot, nous estimons que les vertus et les bizarreries du P. Hecker ont trop longtemps retenu l'attention publique en France, n'étant point de celles qu'on peut espérer ou craindre de voir jamais s'acclimater chez nous. Laissons cet excellent homme, ce prêtre aux puissantes ardeurs apostoliques, avec son goût de terroir, sans prétendre ni le tourner en ridicule ni l'imposer à l'admiration de nos compatriotes, deux excès où l'on est tombé volontiers, et qu'une sage critique se devait d'éviter avec un peu plus de précautions. A parler franc, nous croyons qu'il faut être américain pour le comprendre exactement et l'admirer autant que le cardinal Gibbons et Mgr Ireland. Son auréole devait nécessairement pâlir un peu à traverser l'Océan; malgré cela, elle garde encore un bel éclat; c'est justice de le constater; c'eût été prudence au moins de s'en taire si l'on se sentait disposé à n'en pas convenir.

Voilà pour l'homme; quant à ses idées, nous allons y venir tout à l'heure. Deux mots auparavant du livre de M. Maignen.

§ 2. — Le P. Hecker est-il un saint ?

Pourquoi M. Maignen a-t-il eu la malencontreuse idée de donner un pareil titre à son livre? Il s'exposait à de vives ripostes, qui sont venues, et auxquelles il ne semble pas qu'il pût répliquer avec succès. On pouvait certainement dire du P. Hecker que c'était un « saint homme », sans pour cela le présenter le moins du monde comme digne des honneurs de la canonisation. Que le P. Elliott, et surtout son traducteur français, aient un peu forcé les couleurs dans la peinture qu'ils nous font de leur héros, c'est là un travers commun à tous les biographes passés, présents et à venir. Il n'y avait pas lieu de s'en montrer si gravement scandalisé. Dirons-nous encore qu'en attirant la polémique sur ce chapitre de la sainteté privée du missionnaire américain, M. Maignen s'offrait vraiment un terrain de combat trop facile, et particulièrement dangereux, en raison même des passions que devait soulever très légitimement une pareille méthode de critique tout intime et personnelle?

Eh! non, le P. Hecker n'était pas un saint, et personne ne l'a présenté ainsi, encore qu'il ait certainement fait preuve de beaucoup de vertus, sous lesquelles ses biographes enthousiastes ont peut-être trop pris soin de dissimuler ses imperfections. Le mot *saint* ne pouvait donc ici être employé de part et d'autre qu'au sens « large », que tout le monde comprend et qui n'appelait pas, semble-t-il, la contradiction d'un titre aussi accentué que celui qui figure en tête du livre de M. Maignen.

Le sous-titre « *Etudes sur l'Américanisme* » eût mieux mérité de figurer en première ligne; il résume plus exactement les tendances du volume et l'intention de l'auteur. Mais alors, on reprochera à celui-ci d'avoir trop mis en cause la personne du P. Hecker, qui n'est qu'un incident, assez négligeable en somme, dans la discussion d'idées qu'appelle le problème de l'Américanisme.

M. Maignen voudra bien aussi trouver équitable qu'on lui reproche d'avoir mêlé des choses assez disparates dans sa critique de la *Vie du P. Hecker,* d'avoir grossi son attaque de certaines considérations graves sur les campagnes actuelles du libéralisme, sur l'évolutionisme religieux, l'apostasie des abbés Charbonnel et consorts, etc., dont il y a vraiment quelque injustice à faire rejaillir les vilaines ombres sur la physionomie du pauvre Pauliste américain auquel, en vérité, rien de tout cela n'est imputable.

C'est donc à notre avis un livre qui s'est donné le tort d'irriter à froid les amis du P. Hecker, en écrasant trop sa personne sous le poids d'une critique qui aurait beaucoup gagné à planer un peu plus haut dans le seul domaine des idées.

Ceci entendu, nous sommes à l'aise pour dire le plus grand bien de l'œuvre de M. Maignen au point de vue de la discussion théologique des principes que met en cause l'*Américanisme doctrinal,* nous voulons dire l'ensemble des hardiesses théoriques qui constituent cette poussée d'idées américaines très modernes, assez proches parentes, semble-t-il, de l'ancien libéralisme catholique.

Quoi qu'on en ait dit, la plume de M. Maignen est calme autant que son raisonnement est solide et sa critique théologique puissante. C'est un livre à lire. On l'a beaucoup lu déjà; on le lira encore. Si ce n'est pas le dernier mot sur la question pendante, ce sera la source où viendront puiser désormais leurs bons arguments tous ceux qui refuseront de « donner » dans les nouveautés de l'américanisme dogmatique.

A vrai dire, il y a bien dans ces 400 pages un peu de malice dans l'art de pratiquer les rapprochements compromettants; on l'a assez fait sentir à l'auteur, qui se défendrait sans doute aisément en invoquant, pour lui comme pour ses adversaires, l'excuse des impromptus, de la passion et des faux coups, qu'aucun soldat n'évite dans le feu d'une ardente mêlée.

Mais ces imperfections de détail, auxquelles

d'ailleurs correspondent dans le camp adverse des fautes d'exagération non moins graves et des libertés de langage trop peu calculées, n'enlèvent rien à la valeur de la thèse que défend M. Maignen et qu'il sait faire valoir par les avantages d'un style net et souple, singulièrement attachant.

C'est grand dommage que cette œuvre vraiment remarquable, quant à ce qui s'y trouve de solide critique d'idées, ait paru d'abord, par morceaux, dans les colonnes d'un journal quotidien. Expliquons-nous.

Quoi qu'on fasse, un journal est un journal. Il a son étiquette politique; il sert la cause d'un parti, qui n'est pas celle que représente le journal d'à côté ou d'en face. On se demande si, dirigée même par des anges descendus du ciel tout exprès, une feuille politique quotidienne échapperait à ces écarts de vivacité passionnée qui sont la conséquence fatale de sa rédaction hâtive au jour le jour et de la loi qui lui est faite, pour vivre, de riposter du tac au tac, aux coups de ses adversaires, de ne laisser aucun trou sans la bonne cheville qu'il appelle naturellement. Les discussions froides de la théologie n'ont rien à gagner dans cette atmosphère de fièvre, où les plus calmes esprits laissent toujours quelque chose du parfait équilibre de leur bonne santé ordinaire.

Réfuter l'américanisme dans un journal qui ne passe point pour sympathique aux idées de la démocratie, c'était évidemment trahir quelque peu une intention secrète d'agacer le camp opposé et provoquer par là-même une polémique avec les ralliés et démocrates de tout genre. C'était mal servir une fort bonne thèse, que de la présenter dans un pareil cadre, sous une sorte de recommandation politique qu'on savait devoir être désagréablement accueillie par beaucoup.

M. Maignen pourrait nous répondre que la vérité est la vérité, qu'elle s'impose à tout le monde, et qu'il faut avoir l'esprit bien mal tourné pour nier la valeur du tableau parce que le cadre est déplaisant.

Ce serait là une réponse faible, qui trahirait chez son auteur une connaissance vraiment bien sommaire des conditions pratiques de la vie humaine, ou un amour bien sommaire pour la diffusion de la bonne doctrine. M. Maignen ne sait-il point que, neuf fois sur dix, la vérité n'impressionne les esprits qu'en raison du milieu où on la présente et des circonstances qui l'entourent? L'homme est ainsi fait que, à part de rares exemples d'héroïque indépendance d'intellect, il évite très difficilement l'influence qu'exercent sur ses jugements, parfois d'une manière très inconsciente, les tendances et préjugés de ses passions, de ses appétits, de ses amours et de ses haines.

Mais, c'est trop s'attarder sur des détails et M. Maignen aurait quelque raison de trouver notre censure sévère et étroite si nous restions sur cette appréciation un peu désavantageuse de son œuvre vue seulement par les petits côtés.

Nous le répétons : au point de vue des idées et de la critique théologique de principes, ce livre est absolument remarquable; nous ne ferons guère nous-même que de nous en inspirer largement dans ce que nous voulons dire, toute question de personnes mise de côté, sur ce qu'on appelle le *catholicisme américain* ou encore la *mystique américaine.*

§ 3. — L'Américanisme

Les Américains, ceux des Etats-Unis, chacun sait cela, sont un peuple jeune, à caractère très positif, extrêmement pratique et utilitaire au point de vue de ses intérêts temporels, très fier, par dessus le marché, des étonnants progrès matériels de sa civilisation naissante, fier aussi de sa liberté et de ses institutions démocratiques, surtout quand il se compare avec les vieux peuples de l'Ancien Monde, plus ou moins affaissés sous le poids de leur longue histoire et de régimes politiques devenus peu favorables au développement des énergies individuelles.

Ce n'est point l'état sauvage, certes. On est fort intelligent en Amérique; mais, tout de même, il y a là je ne sais quoi de primesautier, d'enthousiaste et de naïvement vaniteux qui fait penser, quoi qu'on en ait, aux qualités propres de l'enfance et aussi à ses défauts.

Cette nation vieillira. A mesure qu'elle prendra de l'âge et que se tasseront en un tout plus harmonique, plus homogène, les éléments épars et assez divers qui lui donnent à l'heure actuelle son apparence d'unité géographique, elle fera connaissance avec les difficultés qui ont amené les peuples plus anciens à ce régime autoritaire plus fortement constitué qu'ont rendu fatalement nécessaire les exubérances licencieuses de leur primitive pratique de la liberté sans frein.

Les Américains comprendront-ils ce langage? C'est douteux. Ils sont trop aveuglés par les ardeurs et l'éclat de leur éblouissante jeunesse pour ne pas croire que cela durera toujours. Ils n'ont point de passé pour leur inspirer les préoccupations et les sages leçons du lendemain. Ils auront un lendemain pourtant, un lendemain où il faudra bien liquider, par pertes et profits, les résultats tangibles de l'immense soif de l'or et de bien-être matériel qui les dévore. Il se fera nécessairement un nivellement plus équitable, plus humain, des fortunes. Le choc des passions et des vanités amènera des conflits violents qui ne se laissent déjà que trop apercevoir à l'horizon. La liberté, incapable de suffire elle-même à sa propre défense devant la poussée féroce d'ambitions et d'appétits trop longtemps inassouvis, devra faire appel à la force pour sa protection. Dans deux ou trois siècles, la puissante Confédération du temps présent n'aura pas grand'chose à envier aux peuples d'Europe. Comme eux, elle aura eu déjà ses codes compliqués, ses révolutions sanglantes, ses dictateurs, ses rois peut être, son cycle complet de civilisation enfin, assa-

gie par un mélange plus large de liberté individuelle et d'autorité sociale.

Point n'est besoin d'être un grand prophète inspiré pour prédire tout cela. C'est la loi de la nature, la loi des choses. L'homme est le même partout. Partout il traîne avec lui son bagage originel de passions mauvaises, issues chez lui du double orgueil de la chair et de l'esprit.

Ce n'est point le lieu de rechercher si vraiment l'on n'est pas allé trop loin, chez nous, et descendu trop bas dans la répression des énergies individuelles, toujours sujettes à caution, et légitimes objets de suspicion de la part des législateurs de tout ordre. Cela est bien possible, très probable même. Nous l'avouons volontiers. Mais le mal où nous sommes tombés est-il une raison d'approuver tout ce qui se fait là-bas, où, pour l'éviter, il semble bien qu'on aille se heurter à un mal contraire ?

La *liberté* est un joli mot et une très agréable chose. On est toujours sûr de se faire écouter quand on pince de cette guitare. C'est la liberté pourtant qui a fait toutes les ruines morales et sociales dont l'histoire nous a gardé le désastreux souvenir. Le régime de l'esclavage lui-même n'est-il pas la conséquence d'un abus de la liberté chez ces misérables qui se trouvaient plus libres de vaquer à leur plaisir dès là qu'ils avaient à leur discrétion le travail de leurs semblables ? Si une bonne *loi*, dans ce temps-là, avait existé pour réprimer ces exagérations de la liberté individuelle des uns aux dépens de la liberté individuelle des autres, pareil phénomène ne se serait jamais vu dans le monde.

Et l'étranglement des petits financiers par les gros aujourd'hui, en Amérique aussi bien qu'en Europe, n'est-ce pas toujours une excroissance monstrueuse de la liberté chez quelques-uns, avec souffrance proportionnelle chez les voisins, souffrance qui ne disparaîtra que le jour où un tiers élément, la *loi*, sera venue imposer uniformément une restriction de liberté qui finalement gênera un peu tout le monde pour arriver à ne trop gêner personne ?

Nous admirons pour notre part, qu'on ait le magnifique sang-froid d'exalter si haut les mérites de la liberté individuelle, sans se donner le souci de penser que le pire ennemi de la liberté, de toute liberté, c'est l'abus qu'on en fait.

Or, nous direz-vous 1° s'il est raisonnable de supposer que les hommes laissés à eux-mêmes, chacun à son appétit et à son orgueil propres, n'abuseront pas de la liberté, et 2° s'il est ici-bas un autre moyen que la *loi*, le frein de l'autorité, pour se garer des abus de la liberté ?

Jusqu'à présent, les Etats-Unis en sont à leurs débuts dans l'exercice de la liberté. On conçoit qu'ils s'en grisent au point de ne vouloir pas ouvrir les yeux sur l'avenir. Mais, comment sont-ils assez peu philosophes pour trouver exécrable et anti-humain le régime des anciens peuples d'Europe, quand l'histoire démontre qu'après avoir été ce qu'est l'Amérique aujourd'hui, les excès de la liberté individuelle sans frein les ont condamnés à en venir là où ils sont, sous peine de périr ?

Il y a donc quelque chose de bon et quelque chose de mauvais dans ce qu'on est convenu d'appeler l'*Américanisme*, le genre américain actuel.

Ce qui est bon, c'est la tendance prononcée au développement des initiatives personnelles, le culte de l'indépendance, l'amour très vif enfin et une très large pratique de la liberté.

Ce qui est mauvais, c'est la confiance qu'on a là-bas dans la vertu de la nature humaine laissée à ses seules forces, c'est l'antipathie que l'on professe par là même *a priori* pour toute contrainte externe, d'autorité sociale ou privée, qui tendrait à limiter les expansions spontanées de la liberté.

Ce qui est mauvais encore, c'est ce dédain transcendant pour le convenu social, la coutume, les traditions dont vivent les peuples âgés, et que l'Américain regarde superbement comme autant de chaînes de servitude, dont il s'applaudit d'être affranchi chez lui, dont il ne se gêne pas pour s'affranchir ailleurs, partout où il se trouve.

Ce qui est mauvais, enfin, c'est de tenir pour l'idéal de la perfection de l'homme sur la terre, la pleine évolution de ses facultés *naturelles*, de sa capacité de jouir beaucoup et bien des bonheurs terrestres, l'ordre surnaturel n'étant qu'une sorte de complément adventice, indispensable sans doute, mais qui doit se réduire à un minimum d'intervention, pour ne contrarier que le moins possible le développement de nos énergies naturelles.

Ajoutons que le peuple des Etats-Unis, s'il compte aujourd'hui un bon nombre, toujours croissant, de catholiques, est cependant en majorité protestant. Il renferme une masse considérable de brasseurs d'affaires, gens parfaitement indifférents en matière religieuse, uniquement occupés à faire fortune par tous les moyens rapides que fournit le progrès des sciences, et à rien autre chose.

Le tempérament américain est la résultante de tous ces éléments, dont plusieurs, on le voit, sont loin de présenter, au point de vue de la morale et de la foi catholique, des garanties suffisantes.

Le régime politique actuel des Etats-Unis est le régime républicain, fortement dosé déjà de représentation constitutionnelle, ce qui n'est pas de la démocratie pure. Les divers districts qui composent la Confédération du Nord sont loin d'être assez fusionnés pour constituer une matière à gouvernement central puissamment organisé. Cela viendra, et quand cela sera venu, le vaste territoire de l'Union ne conservera sa vitalité qu'à la condition d'être maintenu dans son unité par une forte autorité législative universelle.

Voilà, en quelques mots très rapides, une esquisse des causes qui ont contribué à former le tempérament actuel de nos voisins d'Outre-Mer. Encore une fois, nous admirons chez eux beaucoup de choses, tout comme ils pourraient en admirer chez nous, s'ils étaient moins aveuglés par la splen-

deur factice de leurs étoiles. Nous admirons leur incomparable talent d'inventeurs de machines, de lanceurs d'affaires industrielles, de constructeurs de ponts et de maisons à quinze étages, leur étonnante ingéniosité en toutes choses, la trempe énergique de leur volonté, leur persévérance dans la poursuite du bien-être matériel sous ses formes infiniment variées. Mais nous aimons moins leur *idéal,* leur littérature pauvre, leur philosophie nulle, leur théologie plus nulle encore, leur catholicisme rabaissé, réduit presque aux proportions de la nature; et, pour tout dire, s'ils peuvent se donner comme nos maîtres dans l'art de satisfaire les ambitions de la nature, nous croyons qu'ils auraient par contre beaucoup à apprendre de nous en dogme et en morale pour voir un peu plus clair aux choses de la foi catholique et à la conduite de la vie chrétienne en ce bas monde.

§ 4. — Mystique américaine

Il est entendu qu'il ne peut pas plus y avoir de *mystique américaine* que de *catholicisme américain.* La mystique, comme le catholicisme, sont des substantifs qui ne comportent pas de qualifications épithétiques. On est catholique à New-York exactement comme à Rome, ou on ne l'est pas du tout. C'est la même foi, le même dogme, la même direction surnaturelle de l'esprit sous toutes les latitudes et longitudes de la terre habitée.

Parlons cependant de la *mystique américaine,* puisqu'on s'est habitué à désigner ainsi un certain ensemble d'dées religieuses, soi-disant nouvelles, peu en harmonie avec celles qui ont cours parmi les fidèles d'Europe, et qu'on trouve récemment exprimées sous une forme concrète plus saisissante dans la *Vie du P. Hecker* et chez ses apologistes.

Le système, au fond, est assez simple et, en somme, pas bien nouveau dans l'histoire de l'Eglise.

On part de cette idée fondamentale qu'il faut tout d'abord chercher la perfection de l'homme naturel par le développement de ses facultés, et, en première ligne, de sa liberté. Donc, émancipation de *l'individu* dans tous les ordres : par la démocratie, en politique, et en religion par la pratique des vertus *actives,* que devront gêner désormais aussi peu que possible l'intervention « hétéronome » de l'autorité dogmatique, les pratiques rituelles externes trop nombreuses, les liens moraux des vœux, des préceptes trop universels, etc.

Il fut un temps, dit-on encore, où le principe d'autorité avait besoin d'être solidement renforcé, au XVI^e^ siècle, par exemple, à l'époque de la Réforme. Ce n'est plus cela aujourd'hui. Les révoltes ne sont plus à craindre, tant est étroitement resserré le lien de révérence qui unit les fidèles dispersés à la chaire centrale de Pierre. L'Esprit-Saint soufflait alors principalement, disons socialement, sur son Eglise, et, par son Eglise, sur les individus; maintenant il souffle directement sur les individus, et c'est surtout à cette inspiration privée qu'il convient aujourd'hui d'obéir, en faisant la part de plus en plus étroite aux injonctions externes de l'autorité doctrinale ou disciplinaire. Le pape est infaillible; cela suffit; plus besoin de conciles. Il saura bien parler quand il le faudra, et il est à souhaiter qu'il ne parle que rarement. Pour le reste, liberté à chacun d'exercer son zèle en toute indépendance d'autorité ou de direction routinière, là où l'Esprit l'appelle et comme l'Esprit le conduit.

Les Paulistes américains ne font pas de vœux. Il ne faut plus de vœux ; ce sont autant de paralysies pour la liberté individuelle et l'*inspiration privée,* dont le libre essor doit être désormais le grand moyen à employer pour la conversion et la direction des âmes.

Le Vieux Monde, dit-on, s'écroule de toutes parts. Il a fait son temps. Ses idées, ses méthodes, sa manière de vivre, tout cela sent l'usure et le rachitisme. C'est à l'Amérique et à l'*américanisme* qu'appartient l'avenir. Le progrès scientifique marche, marche toujours ; il crée de nouvelles conditions d'existence aux hommes et transforme les mœurs. L'Eglise peut-elle rester seule immobile ? Oui, si elle entend se laisser engloutir par le torrent; non, si elle veut se confier à son mouvement pour arriver à l'endiguer. Donc, du nouveau, et encore du nouveau partout, à la Cour romaine, aussi bien que dans les chancelleries épiscopales et dans le régime des communautés religieuses. Mettons-nous à la mode; parlons à ceux qui nous écoutent le langage qu'ils comprennent. Cessons d'absorber la nature dans le surnaturel, la liberté dans l'autorité. Pour arriver à faire des chrétiens, commençons par faire des hommes, et surtout des hommes libres. La nature est bonne; cessons de nous en défier; laissons-la nous donner les trésors d'activité et de bonheur qu'elle recèle dans son sein. Il n'y a point antithèse ni contradiction entre la nature et la grâce, mais harmonie voulue par Dieu et que la fausse direction des hommes a seule empêché jusqu'à présent de se réaliser, dès ici-bas.

Plus de « douanes » aux frontières des religions voisines dissidentes, c'est-à-dire, plus de condamnations ni de censures intolérantes de livres ou d'idées, afin de faciliter le rapprochement de tant de frères qui ne se haïssent que parce qu'ils s'ignorent. Tenons-nous-en aux points essentiels de la foi catholique, et gardons-nous bien d'augmenter le nombre déjà trop grand des causes de dissidence.

Soyons de notre temps enfin, hommes le plus possible dans toute l'acception naturelle du mot, et n'allons pas prêcher aux gens une félicité future tout entière étayée sur la misère d'ici-bas. Voici, pour finir, comment s'exprime un des tenants de l'américanisme : « Les hommes accep-

« teront-ils des enseignements sur les conditions « du bien-être dans le monde à venir, de la part « de gens qui se montrent eux-mêmes si lamenta- « blement ignorants sur les conditions du bien-être « dans le monde où nous sommes ? »

— Voilà en résumé ce que veulent et disent nos modernes docteurs ès-américanisme. Aucun nom n'est cité dans ce rapide exposé ; nous l'avons voulu ainsi, à dessein, afin d'éviter tout ce qui pourrait nous ramener à une querelle de personnes. Chacun prendra dans la critique qui va suivre ce qui pourra lui convenir ; personne ne se plaindra d'avoir été mal compris, et nos lecteurs resteront cependant suffisamment édifiés et prévenus sur le compte des idées nouvelles qui ont cours là-bas de l'autre côté de l'Atlantique, et que quelques hardis pionniers de la démocratie voudraient à l'heure actuelle acclimater en Europe, chez nous surtout, en France.

« La perfection de la vie humaine consiste dans l'action ; vivre c'est agir. » Cette phrase que nous empruntons à un des leaders du mouvement américaniste nous paraît résumer très bien d'un mot tout le fond et l'esprit de la doctrine « américaine. » Nous l'arrêtons au passage, car elle va nous fournir le trait de lumière que réclament toutes ces obscurités de pensée et de langage.

Qu'est-ce que l'*action ?* On devrait bien se donner la peine de nous la définir un peu, avant d'exécuter sur un mot si vague les brillantes variations dont l'imagination américaine est coutumière en pareil sujet, et où il serait si opportun d'introduire enfin un peu de philosophie de sang-froid.

Nous autres Européens, nous pensons qu'il y a pour l'homme deux manières d'agir, par le corps et par l'esprit, et donc deux actions fort différentes : l'action *interne* de la pensée et de la volonté, l'action *extérieure* sensible, qui se traduit par des résultats d'ordre matériel, la parole, le mouvement, les œuvres visibles, les faits d'ordre temporel, enfin.

De quel genre d'action veut-on nous parler quand l'on prétend que la perfection de l'homme consiste dans l'action ? Hélas ! le doute malheureusement n'est point permis. La réponse saute aux yeux : c'est l'action *extérieure* qui est seule en jeu ici, puisque l'on trouve que les ordres religieux contemplatifs ont fait leur temps, que l'homme doit sortir de son antique immobilité mystique, de son humilité, de ses vieilles pratiques d'obéissance, pour se jeter dans la mêlée du progrès matériel, et y faire sentir son action par des œuvres qui se voient et prennent place parmi celles que l'homme naturel considère comme utiles à son bien-être matériel d'ici-bas.

Voilà qui est étrange, en vérité, et trahit chez nos récents apôtres de l'*action* une éducation philosophique et mystique par trop rudimentaire ! Erreur profonde et renversement complet des rôles, que cette théorie, aussi fausse que nouvelle, de la supériorité qu'on prétend appartenir dans l'homme à son action extérieure. Est-ce donc, par hasard, que chez lui l'âme spirituelle ne serait plus la partie la plus noble, l'élément directeur du composé ? L'intelligence a-t-elle en Amérique abdiqué son droit au sceptre de l'excellence, et ses œuvres ne sont-elles bonnes, humaines, dignes d'attention, qu'autant qu'elles ont leur écho externe dans les manifestations de leur expression sensible, dans leurs conséquences d'ordre purement matériel ?

On parle beaucoup de liberté là-bas, et l'on fait bien assurément. Est-ce que, par hasard, l'*acte libre* ne serait plus tout ce qu'il y a au monde de plus spirituel, de plus *intérieur*, et, loin que la liberté trouve sa perfection dans l'obéissance du monde extérieur à ses caprices, celui-ci n'est-il pas au contraire le plus souvent, aujourd'hui comme jadis, aux Etats-Unis tout comme en Europe, une gêne pour la liberté, un perpétuel ennemi en révolte, à ce point que tout le mérite de nos actions libres se mesure d'après ce qu'est l'acte de volonté interne, nullement, Dieu merci ! d'après la manière très imparfaite dont le monde sensible traduit ses décisions ?

Vous parlez d'action. N'est-ce point agir, et agir en homme raisonnable, tout ce qu'il y a de plus raisonnable, que de *penser* et d'*aimer*, alors même que la pensée et l'amour se consomment sans manifestation externe dans les profondeurs du sanctuaire de l'esprit ? N'est-ce point, je vous prie, agir en *homme* et en *chrétien*, au plus pur sens du mot, que de faire oraison mentale, prier, aimer Dieu, appliquer les puissances vives de son intelligence et de sa volonté à le mieux pénétrer pour le mieux aimer, tout cela sans action externe, sans la manifestation bruyante des énergies sensibles et matérielles du dehors ?

L'Eglise s'est-elle trompée, pendant dix-neuf siècles, en proposant à tous ses saints, comme idéal de la vie humaine sanctifiée sur la terre, l'union silencieuse de l'âme avec Dieu par ses deux facultés maîtresses, l'intelligence et la volonté, loin des bruits du dehors, le plus loin possible des émotions orageuses de la sensibilité ? Elle ne défend point assurément l'action externe ; elle ne blâme point Marthe d'être *sollicita erga plurima ;* mais elle félicite Marie d'avoir choisi *optimam partem,* l'action intérieure contemplative et amoureuse. Sur quoi nous nous permettons de trouver que les Américains ont tort d'enlever à l'action intérieure, à la vie contemplative, à l'exercice spirituel de la foi et de l'amour divin, le prix d'excellence, *optimam partem,* que notre Maître à tous leur a décerné.

Que tous les hommes ne soient pas indistinctement appelés à cette perfection sublime de la vie *humaine* et chrétienne, c'est évident ; il y a place pour tous les goûts, toutes les aptitudes, toutes les conditions de vie pratique, dans la demeure du Père céleste, *mansiones multæ sunt,* c'est très vrai, et nous en tombons pleinement d'accord. Mais nous protestons énergiquement, quand on

prétend conclure de là qu'il faut placer l'idéal de la perfection humaine dans cette médiocrité intellectuelle et morale, qui est le lot de la masse ; la théorie des majorités est un non sens ici, pour cette très simple raison que la majorité, au lieu d'être bonne et digne d'estime *a priori*, est au contraire mauvaise ou moins bonne, par le fait de la tendance au mal qui est restée au fond de notre commune nature, comme relique du péché originel. Il nous semble bien un peu, pour le dire tout de suite en passant, que la dogmatique américaine ne se soucie guère du péché originel : là peut-être se trouve l'explication de bien des choses dans cette controverse ; mais nous reviendrons là-dessus.

Le monachisme universel serait, dit-on, une absurdité. Sans doute ; aussi est-ce une sottise que de le rêver, ou d'en avoir peur. Le monachisme doit être, et sera toujours, comme il a toujours été, le lot du petit nombre.

Les conseils évangéliques sont la fine fleur de la vie chrétienne. L'immense majorité des hommes n'est point appelée à aller jusque là. L'Eglise sait tout cela, depuis longtemps, depuis Notre-Seigneur et l'Evangile, qui s'expliquent très clairement là-dessus. Mais, une fois encore, est-ce là une raison pour conclure que le monachisme n'a pas le droit de garder, dans l'échelle de la perfection humaine, la place d'honneur qui lui appartient *de jure divino*, et qu'une simple philosophie purement naturaliste suffirait à lui faire accorder ?

Tranchons le mot, avec franchise, sans tant de préliminaires. L'américanisme, pauvre en idées philosophiques, théologiques et mystiques, est aveuglé par l'éclat, éblouissant chez lui plus qu'ailleurs, de l'expansion du progrès matériel et naturel de la vie humaine à l'heure actuelle. Ne pouvant ou n'osant remonter le courant très violent qui entraîne cette société aux jouissances de la terre, impuissant à endiguer un pareil torrent d'opinions terre à terre et d'appétits, il essaie du moins de surnager, il veut suivre le courant afin de ne pas être submergé.

A une génération la plus *terrestre* qui fut jamais au monde, il veut parler un langage terrestre, afin de se faire entendre. Nous ne saurions trouver mauvais qu'il prenne toutes les précautions de prudence que peuvent lui suggérer les exigences du milieu où il vit. Mais quand il nous donne son langage terrestre, qui n'est qu'un langage d'opportunité, pour un langage de vérité, quand il semble ériger en thèses dogmatiques des vues d'ordre pratique qui ne peuvent être excusables qu'à titre de moyens temporaires de conversion, quand il paraît résolu à suivre le mouvement du siècle qui tend à déplacer l'axe de la vie chrétienne, à substituer radicalement l'action extérieure à l'action intérieure, à incliner celle-ci devant la prétendue supériorité moderne de celle-là, alors, nous crions : Halte-là ! Impossible de passer !

Et si l'Amérique nous répond : Mais si l'on ne passe pas, il faudra périr, engloutis, — nous répliquons : Périssez, s'il le faut, Dieu fera le reste. Vous n'avez pas la prétention de mieux comprendre sa Providence que lui-même. C'est quand tout paraît perdu qu'il sauve tout. Vous ne voulez plus de martyrs, vous avez tort. L'âge en est passé, dites-vous. C'est fâcheux. Il serai vrai aujourd'hui, comme jadis, que *sanguis martyrum, semen christianorum*. L'Eglise a toujours enfanté ses plus belles générations dans la souffrance, comme le Christ l'avait lui-même enfantée sur le Calvaire. Défiez-vous de cet idéal *humain* d'une Eglise à la moderne, vivant heureuse du bonheur d'ici-bas parmi les méchants qui l'entourent, d'une Eglise à l'eau de rose, se trouvant à l'aise sur les coussins capitonnés de la civilisation moderne ; cet idéal-là est faux ; vous ne le trouverez ni dans l'Evangile, ni dans l'histoire, ni même, en cherchant bien, dans une saine appréciation philosophique de ce qu'est l'homme dans le fond de sa nature, de ce qu'il peut et doit être, de l'usage et de l'abus qu'il peut faire des richesses innées de sa nature.

S'il est des théologiens parmi les américanisants, on aimerait savoir d'eux ce qu'il faut entendre exactement par ces vertus *passives*, du temps passé, que le P. Hecker souhaitait voir remplacées aujourd'hui par les vertus *actives*. Aucun ne nous répondra, et pour cause. Il n'y a pas de vertus passives ; toutes sont, par définition, actives, chacune dans l'ordre qui lui est assigné par l'objet spécial auquel elle se rapporte.

C'est toujours la même dangereuse équivoque. Les tenants de l'américanisme, admirant par dessus tout les avantages de l'action humaine extérieure sensible, sont logiquement amenés à exalter le rôle des énergies ou vertus qui peuvent y concourir plus efficacement, et trouvent les autres, les vertus dites *passives*,... bonnes pour le moyen âge, démodées, inutiles à présent.

L'humilité et l'obéissance, voilà ce qu'on appelle des vertus passives, des vertus de l'ancien temps, auxquelles il conviendrait de limiter maintenant le domaine très large où elles ont été pratiquées jadis, alors que le principe d'autorité était socialement plus nécessaire qu'aujourd'hui où l'on voudrait faire triompher la liberté individuelle sur toute la ligne.

Qu'est-ce à dire, et qui trompe-t-on en tout cela ? L'humilité, une vertu passive ! C'est pure plaisanterie et d'une rare ignorance ! Est-il, dans toutes les *énergies* de la volonté humaine, un *acte* plus héroïquement intense que l'acte d'humilité ? En est-il un qui mérite davantage, qui soit plus profondément *libre*, qui soit plus apprécié de Dieu lui-même comme suprême expression de l'activité vitale de l'âme humaine, et, à cause de cela, plus splendidement récompensé sur la terre et au ciel ?

Les humbles, il est vrai, ne se « débrouillent » pas dans les affaires temporelles du monde ; ils n'arrivent pas à occuper les hautes places ; ils

font peu de bruit, ils vivent et meurent dans l'obscurité ; le siècle ne les connaît pas, ne les glorifie pas ; les profits matériels leur sont chose indifférente. Mais, ce qui est vrai aussi, c'est qu'ils sont les vainqueurs de la chair et de l'orgueil, les rois de la terre devant Dieu, les hommes qui portent le plus haut et le plus loin l'expression de la vitalité humaine dans ce qu'elle a de plus idéalement parfait : le triomphe de la volonté sur elle-même. Si cela est faux, qu'on nous explique alors ces deux mots de l'Ecriture, entre mille autres semblables : Ancien Testament : *Vir obediens loquetur victorias ;* Nouveau Testament : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (Paroles de Jésus-Christ).

Les Paulistes se réclament de l'exemple et de certains textes de saint Paul, pour donner un appui évangélique à leur méthode nouvelle d'indépendance et de pratique des vertus actives. On pourrait montrer, sans beaucoup de peine, la fausseté de leur exégèse. Qu'il nous suffise de rappeler ici que le modèle de la vie chrétienne, sans date, sans considération de siècle, nous a été tracé par le Rédempteur lui-même, et qu'il conviendrait, au moins, d'essayer de concilier l'imitation de saint Paul avec l'imitation de Jésus-Christ. Tant qu'il y aura une Eglise et des fidèles sur la terre, l'Homme-Dieu restera, avec le cortège éclatant de ses vertus *passives,* le premier et le dernier mot de la vie chrétienne, la seule voie du salut : *via, veritas et vita.*

Il y a dans les tendances de l'américanisme religieux quelque chose qui nous inquiète, et nous voulons franchement le dire ici. Jusqu'à un certain point, l'on peut comprendre que l'homme, tant de fois trompé et tyrannisé mal à propos, se montre défiant à l'égard des autorités humaines et marchande parcimonieusement son obéissance aux lois civiles ; nous admettons très bien qu'on souhaite voir la liberté dégagée le plus possible de pareilles entraves, toutes les fois qu'elles ne lui sont ni nécessaires ni utiles. Mais convient-il à des catholiques de montrer un pareil sentiment de défiance à l'égard de l'autorité ecclésiastique, à l'égard de l'autorité de l'Eglise elle-même ?

Nous ne disons point du tout que ceux dont nous parlons soient disposés à ne pas se soumettre aux dogmes et définitions de foi, qu'il faut bien accepter sous peine de tomber dans l'hérésie. Ce serait gratuitement leur faire injure et leur prêter des sentiments qu'ils n'ont certainement pas. Néanmoins, à les entendre demander que l'exercice du magistère et de l'autorité d'ordre surnaturel se fasse désormais aussi rare que possible, à les entendre demander qu'on émancipe les fidèles d'une prétendue servitude du passé qui n'a point leurs sympathies, et de ces pratiques d'obéissance religieuse de toute sorte qui, d'après eux, dépriment, au lieu de l'élever, le vrai caractère de l'homme, à entendre tout cela, l'on se prend, malgré soi, à avoir peur et à trembler pour ces hommes, d'ailleurs bien intentionnés, à qui le joug de l'Eglise, sous ses formes dérivées, surnaturelles pourtant et toujours *a priori* dignes de respect et d'obéissance, devient lourd à porter, alors qu'ils paraissent, au contraire, beaucoup plus empressés de déférer aux exigences du progrès matériel qui pourtant, sous apparence prétendue de liberté, leur ménagent des servitudes intellectuelles bien encombrantes et de bien dangereuses entraves à leur bonne marche dans la voie qui mène à la fin dernière, à l'éternel salut surnaturel de l'homme.

Mais laissons ces considérations pénibles, et que nous donnons ici plutôt pour des impressions dont nous avons peine à nous défendre, que comme des raisons convaincantes, et revenons encore un peu au fond du système pour en palper jusqu'aux dernières racines.

§ 5. — Le nœud du problème

Que pensent les américanisants du péché originel ?

L'Eglise a là-dessus une doctrine ferme, nettement fixée par des définitions dogmatiques qu'aucun progrès de civilisation future ne parviendra à modifier. Il serait bon peut-être d'en tenir un peu plus grand compte dans une controverse où s'agite, en somme, la question de savoir quel degré de confiance il convient d'accorder à la libre évolution purement naturelle des facultés humaines considérées en elles-mêmes, indépendamment du concours et du secours des lois et des grâces surnaturelles. Chez nous, l'on s'applique à surnaturaliser l'homme tout de suite, dès son berceau, parce que l'on tient pour dangereux de l'abandonner à sa nature. Là-bas, il semble qu'on veuille procéder à l'inverse et cultiver d'abord l'homme naturel pour lui donner ensuite le dernier coup de pinceau surnaturel qui doit le rendre meilleur encore, plus beau, plus resplendissant, comme la dernière couche de vernis appliquée sur une peinture achevée. Entre ces deux manières d'entendre la relation des deux économies, de la nature et de la grâce, aucun théologien ne peut un seul instant hésiter.

Ce point est délicat. Nous ne censurons personne, ne prenant personne à partie ; nous critiquons des idées, des formules risquées, rien de plus. Tout ce que nous dirons de plus fâcheux, c'est qu'il y a aux Etats-Unis et même en France des gens capables et coupables de disserter sur d'aussi graves sujets de dogmatique chrétienne sans connaissances théologiques suffisantes.

La déchéance originelle est un article de foi catholique. Appartient aussi à la doctrine chrétienne la théorie des conséquences pénales du premier péché : la privation de la grâce, la mort, les maladies, la rupture de l'équilibre harmonique de la vie sensitive avec la vie intellectuelle, la révolte de la concupiscence contre l'esprit, l'impossibilité de persévérer longtemps dans l'amitié de Dieu sans la grâce, la blessure enfin ou la

diminution indirecte des forces naturelles de l'homme pour le bien moral, et par conséquent sa proclivité comme instinctive à un égoïsme désordonné qui lui fait préférer la satisfaction de ses appétits au souci de sa fin dernière.

Voilà qui est et restera éternellement vrai, à travers tous les changements possibles de progrès matériel et de civilisation. Voilà sur quoi le Christ a basé l'œuvre pratique de la Rédemption en réformant la nature déchue par la pénitence, l'humilité, l'obéissance, la prière, etc., disons d'un mot, par ce mouvement qui doit rapprocher de Dieu l'homme sanctifié, dans la proportion exacte où il l'éloigne du monde des convoitises et satisfactions matérielles de la concupiscence. Voilà sur quoi l'Eglise catholique, prenant à la lettre l'enseignement évangélique, a basé son ascétisme et sa mystique surnaturelle ; voilà enfin sur quoi repose tout l'édifice de la vie chrétienne privée aussi bien que de la sanctification sociale des âmes, depuis la simple pratique des préceptes essentiels jusqu'aux plus hauts sommets de la sainteté.

Nous avons le très vif regret de le dire : la *mystique américaine* est une mystique à rebours, une mystique nulle, erronée dans son principe, anti-biblique, si elle prétend prêcher aux hommes, comme moyens essentiels de salut, autre chose que la mortification des sens et de l'orgueil, si elle prétend passer outre à cette sentence de la Genèse (VIII, 21) : *Sensus et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua.*

Et ce n'est point assurément disposer les âmes à la pénitence, à la défiance envers les mauvais instincts innés de la nature, que de se montrer si enthousiaste admirateur du progrès matériel de la civilisation, si prêt à ne point reprocher aux hommes de trop s'y complaire, au grand préjudice de leurs intérêts moraux, si prompt à enseigner qu'il n'y a rien là qui soit incompatible avec les données de l'ordre surnaturel, et que, au contraire, l'homme surnaturel sera d'autant plus parfait que l'homme naturel aura plus amplement développé et exercé ses facultés naturelles de jouir de tout le confort que peut lui offrir la vie terrestre d'ici-bas.

Il y aurait exagération à mettre sur le compte de la mystique américaine les désordres moraux possibles d'une morale épicurienne et utilitaire poussée à l'excès. Dieu nous garde de cette pensée ! La logique, pourtant, ne perd jamais ses droits ; et la logique nous oblige à reconnaître que, une fois admis le principe de la satisfaction à accorder au développement naturel des énergies humaines, il faudra le pousser jusqu'au bout, jusqu'à perte de la bonne orientation de la vie vers la fin suprême surnaturelle. Car, où s'arrêter et au nom de quel autre principe, supérieur à celui-ci ? La loi interviendra, direz-vous ! Fort bien, c'est notre avis ! Mais comment vous y prendrez-vous pour faire accepter alors son autorité, quand vous l'aurez d'abord présentée comme une ennemie de la liberté, une ennemie du progrès naturel et de la perfection humaine ? Vous formez les hommes à l'amour de l'indépendance ; nous les formons, nous, à l'obéissance, à l'obéissance surnaturelle garantie des abus par la divine mission de l'Eglise sur la terre. Il y a donc entre vous et nous cette différence radicale que notre mystique met en première ligne le garde-fou et que la vôtre veut apprendre aux hommes à s'en passer. Ils s'en passeront, soyez-en sûr, beaucoup plus que vous ne l'aurez prévu et souhaité, le jour où leur habitude de la liberté en toute hypothèse les aura convaincus que rien au monde, pas même l'Eglise, ne peut légitimement se permettre de la restreindre.

Nous livrons aux penseurs des deux mondes ces réflexions sommaires et fécondes en conséquences, inspirées uniquement par la très loyale intention d'éclairer ceux qui veulent bien chercher la lumière, sans aucune arrière-pensée à froisser personne.

§ 6. — La démocratie et l'Esprit-Saint

Un mot encore, pour finir, à propos d'un point curieux de la nouvelle mystique, touchant le rôle qu'elle attribue au Saint-Esprit dans ses méthodes inédites de sanctification et de prédication.

Désormais la grande préoccupation des fidèles devrait être, paraît-il, non plus de chercher auprès de l'autorité hiérarchique les influences sociales du Saint-Esprit, mais de se disposer à recevoir eux-mêmes directement ses inspirations, à en avoir conscience, à leur obéir, sans grand souci de tout ce qui pourrait venir du dehors contrarier son influence et ses manifestations personnelles immédiates ; et cette action privée de l'Esprit-Saint serait d'autant plus manifeste et puissante qu'elle tomberait sur une âme plus *libre*, mieux préparée à la recevoir par l'épanouissement de toutes ses *vertus naturelles actives*. D'où l'on conclut que la démocratie et le régime de la liberté sont tout ce qu'il y a de plus désirable pour la conduite future des sociétés chrétiennes par la motion privée du Saint-Esprit.

On a tort de dire que les américanisants manquent de théologie. Ils ne connaissent point, il est vrai, la vieille théologie d'Europe, ou n'en ont cure ; mais ils en ont une à eux, fabriquée spécialement pour les besoins de la cause. Ce qu'on y dit du Saint-Esprit est assez original, et assez faux.

Qui donc, dans l'Eglise catholique de tous les temps, a jamais nié les inspirations individuelles de la grâce ? Qui donc a nié qu'on dût attribuer au Saint-Esprit toutes les œuvres de sanctification, les mouvements pieux et méritoires, les saints entraînements, les illuminations intérieures, etc., toutes choses qui se passent dans le domaine privé de l'âme de chaque fidèle en particulier ?

Là-dessus nos modernes mystiques auront, quoi qu'ils fassent ou prétendent, beaucoup de peine à inventer quoi que ce soit de nouveau. Il suffirait d'ouvrir saint Thomas d'Aquin ou sainte Thérèse pour perdre toute envie de donner comme moderne

cette idée extrêmement vieille, à savoir, que le Saint-Esprit agit sur les hommes par la grâce, et que toute opération surnaturelle privée est son œuvre.

Ce qui est moderne, par exemple, c'est l'opposition qu'on essaie d'établir entre les deux systèmes, l'ancien et le nouveau, le monarchique et le démocratique, qu'aurait successivement adoptés le Saint-Esprit pour sanctifier les âmes.

Autrefois, dans les temps où l'autorité sociale menait les hommes, c'était, dit-on, par voie sociale, rituelle, formaliste, légale enfin, que le Saint-Esprit formait les âmes à l'obéissance (aux fameuses vertus *passives*) et les menait à leur fin dernière. Aujourd'hui ce n'est plus cela. Le régime de liberté succède au régime d'autorité; l'individualisme prend le dessus, et donc, avec lui, une forme nouvelle et appropriée de la sanctification surnaturelle. Chacun désormais doit compter sur soi avant tout; c'est l'Esprit privé qui va mener les hommes ; c'est à sa lumière intérieure, manifestée avec évidence et conviction à chacun de nous en particulier, et à cette source seule, que nous aurons à demander la direction morale surnaturelle de notre vie. L'Esprit-Saint va se faire démocrate, ou, pour parler plus exactement, il va souffler démocratiquement sur les fidèles, alors que jadis il lui suffisait de souffler socialement, monarchiquement.

Erreur et galimatias ! Essayons de débrouiller un peu tout cela.

L'homme a deux sortes d'actions : les actions de sa *vie privée* et les actions de sa *vie sociale*. Dans sa vie privée, tout individuelle, tant qu'une intervention externe autorisée n'est pas venue lui imposer une voie déterminée à suivre, qu'il marche comme il l'entendra, très librement, voilà de quoi tout le monde convient sans peine. Dans ce domaine individuel primitif, l'Esprit-Saint l'a directement sanctifié, éclairé, dirigé, dans tous les siècles passés, longtemps avant la découverte dont paraît se glorifier l'Américanisme. Une page quelconque d'une vie de saint quelconque en pourrait apprendre plus long là-dessus, au point de vue expérimental, que tous les traités de théologie réunis.

Mais, dès que l'action humaine sort de cette sphère pour entrer dans celle du for externe et des relations sociales, l'Esprit-Saint, par la voix de Jésus-Christ, lui apprend lui-même que son premier devoir et la condition première de sa sanctification doit être l'obéissance aux autorités chargées par lui d'indiquer alors aux fidèles la voie à suivre, les mauvaises routes à éviter.

L'Esprit-Saint ne se contredit pas : c'est donc chimère, de supposer qu'il donne jamais une inspiration surnaturelle privée qui serait contraire à l'ordre hiérarchique des directions constituées dans l'Eglise ; chimère aussi, d'espérer un état de choses nouveau où l'inspiration privée remplacerait à peu près universellement l'ancien secours surnaturellement accordé aux volontés humaines par l'intermédiaire des interventions hiérarchiques légitimes; chimère enfin, de rêver un système nouveau d'économie surnaturelle, tout à l'inverse de celui qu'a établi l'Evangile, où l'Esprit-Saint ferait immédiatement aux hommes des communications capables de les conduire à leur fin dernière, et abandonnerait le soin qu'il avait autrefois de les sanctifier comme *membres de l'Eglise* par l'intervention prépondérante, sinon exclusive, de l'Eglise comme *société surnaturelle* dépositaire et dispensatrice sociale des moyens de Rédemption.

Qu'on nous permette aussi de signaler à qui de droit le danger de cette théorie nouvelle de l'inspiration individuelle, qui a certainement le tort très apparent de rappeler trop le système protestant de l'*esprit privé*. Cette liberté d'allures laissée à tout homme en dehors de la direction d'un magistère externe autorisé, ces illuminations intérieures, ces sortes de révélations privées, ces directions autonomes de conduite, ces prétendues convictions que l'âme doit avoir de l'influence immédiate du Saint-Esprit sur elle, et ce prétendu devoir qu'elle a *avant tout* de s'y conformer, tout cela constitue une exaltation du *moi* et une dépression de la *règle*, qui jetteront fatalement des éléments de révolte et d'anarchie dans la société chrétienne.

Le nivellement trop absolu des volontés sous la pression maîtresse d'une discipline envahissante à l'excès n'est pas sans graves inconvénients; c'est clair. Mais nos mystiques américains se sont-ils demandé où mène l'excès contraire, la peur du joug moral de la loi, l'évolution sans frein suffisant des idées et passions personnelles, une satisfaction presque sans limites donnée à l'amour inné d'indépendance qu'apporte tout homme venant en ce monde, comme l'éternel écho du premier « *non serviam* » qui a valu la damnation sans fin aux passionnés du libéralisme angélique ?

Nous ne voyons pas bien ce que l'âme fidèle peut gagner à cette périlleuse illusion des révélations et directions privées de l'Esprit-Saint; nous voyons très bien ce que le salut des fidèles et la fonction sociale de l'Eglise ont à y perdre.

Résumons d'un mot toute cette étude, déjà bien longue, et qui vaudrait pourtant la peine d'être prolongée encore.

Tout procède, dans l'américanisme, de l'*idée démocratique*. La démocratie est une forme de régime politique. On en peut penser ce qu'on veut au point de vue de la bonne direction des affaires sociales humaines. Rien n'empêche d'y voir la meilleure des formes de gouvernement pour un pays, et dans des circonstances données. Rien n'empêche même d'y voir, humainement parlant, la meilleure de toutes les formes possibles de gouvernement et de penser que les abus de l'autorité l'emportent, en somme, d'après l'histoire, sur les abus de l'indépendance indivi-

duelle des citoyens. C'est là, du moins, une thèse qui peut se soutenir, sans violation d'aucun principe de raison absolument évident, sans atteinte portée à aucun dogme de la foi révélée. Mais ce sont là affaires et controverses humaines temporelles, civiles.

De droit divin, la constitution de l'Eglise n'est pas, ne peut pas être et ne sera jamais *démocratique*. Tout catholique est tenu d'admettre cela. On paraît un peu l'oublier chez les américanisants ; ce serait grand malheur, car il ne s'agit plus ici d'opinion, mais de dogme, et même d'un dogme fondamental du catholicisme.

De même que, dans sa constitution essentielle, telle qu'elle est sortie des mains de son Fondateur, l'Eglise n'est pas démocratique, de même aussi elle ne l'est point et ne saurait l'être dans tous ses procédés hiérarchiques de gouvernement, dans la conduite de ses affaires extérieures non plus que dans ses méthodes de direction privée des âmes vers leur perfection surnaturelle et leur salut. Tout repose sur l'autorité, dans l'Eglise, sa foi substantielle, sa morale, son ascétisme, sa mystique.

Rien donc ne serait plus contraire à son institution et au tempérament qu'elle tient de Dieu même, que l'invasion des idées et tendances démocratiques dans l'économie générale de son gouvernement spirituel. Elle a assez de sagesse pour savoir dans quels cas il convient, pour le bien des âmes, de resserrer ou de relâcher les liens de sa discipline intellectuelle et morale.

Il n'y a même point irrévérence à lui demander parfois respectueusement de laisser, ici ou là, un peu plus de jeu à l'exercice individuel de la liberté, à un certain concours de l'élément démocratique.

C'est précisément ce que font les défenseurs actuels de l'américanisme qui n'entendent point du tout être pris pour des révoltés, encore qu'ils se montrent bien un peu « enfants terribles » dans leurs revendications. Ils aiment passionnément la liberté, vivant dans un milieu où elle est jeune encore et vierge des entraves où ils la voient souffrir dans l'Ancien Monde. De cet amour de l'indépendance ils passent insensiblement à un jugement intellectuel où ils concluent que la liberté individuelle est l'idéal de la perfection humaine sur la terre, ce qui est rationnellement et historiquement *faux;* de là ils concluent encore, entraînés sur une pente logique où l'on ne s'arrête plus, que Dieu n'a pu vouloir gâter surnaturellement son chef-d'œuvre naturel et que, par conséquent, l'ordre surnaturel de la santification doit se mouler sur le naturel, s'accorder avec une expansion indéfinie de la liberté; ils concluent enfin : que l'Eglise doit entrer dans cette voie nouvelle démocratique où tout l'ensemble du progrès matériel pousse irrésistiblement l'humanité tout entière ; que l'Esprit-Saint va souffler démocratiquement sur les âmes, sur chacune d'elles en particulier ; que les lois et directions du dehors sont à supprimer ou à restreindre ; qu'il faut s'en tenir au minimum des dogmes essentiels, n'en plus décréter de nouveaux, élargir au contraire les horizons de « l'autonomie individuelle, » conquérir les âmes à la foi en les laissant aux satisfactions de leur milieu, et marcher ainsi de conserve avec le mouvement du siècle vers un état futur bienheureux où l'homme, enfin libre sur toute la ligne, portera au front la double auréole de la plus grande félicité temporelle possible ici-bas et de l'empreinte surnaturelle sanctifiante laissée en lui par l'action très efficace des communications directes du Saint-Esprit.

Voilà l'idéal qui séduit nos voisins. Nous serons charitable jusqu'au bout ; nous nous refusons à les accuser d'aucun sentiment blâmable de révolte contre l'autorité de l'Eglise, d'aucune arrière-pensée de mauvaise défiance à l'endroit de son magistère, de sa morale ou de ses dogmes. Ils font un rêve, voilà tout ; mais un rêve d'où l'histoire, leur propre histoire, les réveillera bientôt ; et nous sommes persuadé qu'aucun d'eux n'y voudrait sommeiller plus longtemps s'il avait l'esprit formé à une philosophie et à une théologie catholique un peu moins rudimentaires.

D'ailleurs, nous savons qu'il y a beaucoup de catholiques aux Etats-Unis qui ne donnent point dans ces nouveautés dangereuses et qui sont catholiques tout bonnement, comme on l'est en Europe, avec quelques idées spéciales, très légitimes, sur la théorie et la pratique de la liberté, que nous ne pouvons avoir chez nous dans nos vieux pays civilisés. Ce n'est pas pour ceux-là que nous parlons, et nous les prions bien de se regarder comme exceptés dans notre intention, quand nous critiquons d'un seul mot, commode mais trop large, le système qu'on nous présente sous le nom d'*américanisme*. *L'Ami du Clergé* compte beaucoup d'abonnés en Amérique, qui le comprennent et partagent ses idées. Ils seraient évidemment bien étonnés que nous eussions voulu les viser dans cette étude. Nous leur demandons pardon d'avoir dû employer dans notre travail des termes généraux où nous ne voulions aucunement les comprendre.

La vérité est qu'il y a aux Etats-Unis un jeune parti, à idées avancées, qui s'agite beaucoup depuis quelque temps. Il vient de trouver un écho bruyant en France. Comme nous n'avons nommé ni visé personne en particulier, nous pensons ne blesser personne en disant que ce n'est pas un « catholicisme américain » que nous présentent ces modernes mystiques, mais tout simplement la résurrection, sous forme nouvelle, d'un libéralisme catholique auquel nous refuserions tout net de souscrire, s'il fallait l'entendre à la lettre, un peu crue et risquée, de ses formules. Car c'est là son imprudence : ne connaissant pas assez la langue théologique, il dit parfois des choses, peut-être bonnes en soi, et bonnes par intention, dans une langue dont l'exactitude doctrinale

laisse beaucoup à désirer. Nous ne voulons censurer personne et n'invoquons aucun texte dogmatique pour flétrir de notes théologiques certains écarts de style. Ceux qui nous liront sauront assez nous comprendre. Libre à chacun d'ouvrir loyalement les yeux à la vérité, ce qui est toujours plus facile quand elle est présentée avec toutes les précautions qu'impose la charité chrétienne, quand il s'agit d'une querelle entre fidèles de la même foi, entre fils d'une même mère la sainte Eglise catholique et romaine.

§ 7. — Ce qu'il y a de bon dans l'Américanisme

Conclusions

Tout n'est pas à dédaigner ni à blâmer dans le mouvement d'idées qui nous vient de l'autre côté de l'Atlantique. Nos confrères du « libéralisme américain » nous sauront gré d'en faire ici l'aveu et de leur prouver ainsi la sincère indépendance de la critique qu'il nous a fallu adresser à ce qu'il y a vraiment de trop avancé, de très périlleux même, dans leur « Américanisme. »

Un perpétuel conflit existe ici-bas chez l'homme entre ces deux termes : la *liberté* et la loi ou l'*autorité*. Il est bien certain que Dieu a créé l'homme libre, en ce sens qu'il lui a donné, avec son intelligence spirituelle, une faculté de vouloir, de se déterminer, de choisir enfin, qui distingue la valeur rationnelle et méritoire de ses œuvres d'avec l'automatisme instinctif du minéral, du végétal et de la bête.

D'un côté, l'expansion de la liberté est un plaisir intense et une sorte de passion naturelle pour nous ; mais, de l'autre, cette expansion peut nous causer grand dommage, si elle est sans frein aucun, absolument illimitée. Au-dessus de l'homme, au-dessus de ses facultés, de ses plaisirs, de ses passions, de toute sa nature enfin, plane, sévère, impérieuse, inexorable, la volonté de son Créateur qui lui impose avant tout, avant même tout exercice quelconque de liberté, le devoir absolu de le glorifier comme le glorifient toutes les autres créatures, en respectant la loi suprême de la destinée finale.

Voilà ce qu'on semble ne pas très bien comprendre quand on enfourche le Pégase de la liberté, pour se laisser emporter avec lui dans le bleu du monde des rêves, à travers de belles périodes ronflantes et de beaux feux d'artifices d'imagination.

La PREMIÈRE chose que l'homme ait à comprendre et à chercher, pendant sa vie entière, c'est sa fin dernière. Ne sortons pas de là, sous peine de tomber dans d'énormes sottises.

Voilà donc déjà une *gêne* pour la liberté, une entrave de droit divin, une *loi* enfin, qu'il y aurait folie et péril de damnation à violer.

Il faut bien croire que tous les usages de la liberté ne sont pas également agréables au Créateur, ne mènent pas également au salut futur, puisque Dieu a pris la précaution de nous en indiquer plusieurs par lesquels il faut passer, et de nous en signaler d'autres dont nous devons nous garder, tout cela dans la loi dite naturelle.

Entraves encore pour la liberté, que cette loi naturelle, et entraves voulues par Dieu, qui ne semble pas regarder comme idéal de la perfection humaine, la plus grande somme possible d'indépendance dans l'exercice de son libre arbitre.

Par là-dessus intervient pour l'homme cette loi, voulue encore par Dieu, qui l'oblige à vivre en société, et dès lors la liberté, toujours de par Dieu, va se trouver encore plus restreinte ; car la vie en société n'est possible qu'autant que les individus sacrifient quelque chose de leur liberté individuelle au bien de l'ensemble. De là les lois civiles qui, quand elles sont raisonnables, c'est-à-dire justes, ne sont au fond que des émanations, des applications et déterminations concrètes de la loi divine naturelle. L'obéissance aux lois civiles, ou la contrainte de l'autorité sociale, est donc tout à la fois une chose bonne, voulue de Dieu pour le plus grand bien de l'homme, et en même temps une restriction apportée à la liberté individuelle. C'est un nouvel accroc au fameux principe idéal que plus l'homme *individuel* est libre, plus il est *parfait*.

Ajoutons enfin à tout ce système de liens où la liberté trouve des limites autoritaires à son amour inné d'indépendance, ajoutons tout le système des lois surnaturelles, instituées celles-là encore tantôt personnellement par Dieu lui-même, tantôt médiatement par l'exercice normal du pouvoir souverain qu'il a délégué à son Eglise. Quelle liberté humaine, aussi « américaine » qu'on veuille la supposer, osera trouver mauvaise, dégradante pour l'humanité, la vertu « passive » qui incline docilement l'homme à suivre de pareilles directions surnaturelles ? Autant vaudrait se révolter tout net contre Dieu Rédempteur et faire naufrage avant d'arriver au port du salut, pour avoir refusé de suivre la seule voie sûre qui pouvait y conduire !...

Calculez, maintenant ; faites la somme de ces innombrables *préceptes* de tout genre, de tout ordre, qui, comme autant de fils plus ou moins ténus, de soies plus ou moins roses, restreignent en mille manières la liberté de l'homme qui a souci d'aimer Dieu, de le servir comme il le demande et l'exige, de sauver son âme enfin !

Et quand vous aurez fait ce calcul, sans perdre de vue l'*origine divine* de toutes ces entraves à l'indépendance, dites s'il est philosophique, s'il est prudent, s'il est chrétien de faire miroiter aux yeux des hommes, déjà naturellement assez affamés d'indépendance, l'autonomie libertaire, comme le dernier terme de sa perfection, l'idéal qu'il doit poursuivre, le principe inspirateur de ses prétendues légitimes revendications « individualistes. »

Est-ce un plaidoyer contre la liberté que nous faisons ici ? Oh non ! mille fois non ! C'est un chaud plaidoyer en sa faveur. Pourquoi est-elle si

folle que de ne pouvoir d'elle-même se bien conduire ? Ne l'a-t-on pas vue cent fois à l'œuvre au cours de l'histoire, cette émancipation rêvée des instincts autonomes de la liberté ? Et ne sait-on pas encore à quoi s'en tenir ? Est-il, répétons-le une fois de plus, une seule loi civile qui n'ait eu pour occasion déterminante les sots abus de l'indépendance individuelle ?

On a multiplié les garde-fous à mesure que les fous se sont jetés à l'eau et s'y sont noyés. N'est-ce pas là un grand service rendu aux hommes ? Et si vous avez un ami qui menace de se tuer dans un moment d'égarement, penserez-vous lui faire tort et violer sa liberté sacro-sainte, si vous l'en empêchez ?

La cause est entendue. Il faut des freins à la liberté, des lois, des préceptes, des directions *hétéronomes*, venant d'autorités qu'elle puisse et doive accepter, d'autorités assez intelligentes et prudentes pour comprendre les dangers qui la menacent et prévenir efficacement son propre suicide.

Tout cela est vrai, évidemment vrai, n'en déplaise à tous les penseurs libéraux des deux mondes.

Voici maintenant qui n'est pas moins vrai ; c'est le revers de la médaille.

Les lois *divines* sont infailliblement bonnes, dignes *a priori* du respect absolu et de l'obéissance de tous les hommes. Mais peut-on en dire autant des lois humaines ? Quand c'est un homme, ou un groupe d'hommes, qui détient l'exercice de l'autorité, où sont les garanties de la liberté ? Est-ce que l'histoire, à laquelle les partisans de la loi font si bien appel, ne leur démontre pas, en même temps que les bienfaits de la tutelle imposée à la liberté, les graves atteintes portées par les abus de la tyrannie aux droits sacrés qu'elle tient de sa nature, c'est-à-dire de Dieu ? Quel long chapitre on pourrait écrire là-dessus, et quels justes motifs on y trouverait d'apprécier, avec la sévérité qu'ils méritent, les innombrables empiétements, injustifiés et injustifiables, de l'autorité, sur le terrain des franchises individuelles !... Qu'on mette des garde-fous là où il est indispensable d'en avoir, dans les endroits surtout fréquentés par des enfants, passe ! Mais que, sous prétexte de nous empêcher de faire des faux pas, on pousse la sollicitude de la charité jusqu'à nous mettre les pieds à la torture dans des liens qui nous blessent et nous paralysent, jusqu'à nous empêcher de marcher, voilà qui est odieux et anti-humain. Nous voulons bien obéir aux justes lois de Dieu, de l'Eglise et des hommes ; mais, dans un temps où la passion de la liberté entraîne l'humanité à un genre de vie que n'ont point connu nos ancêtres, dans un temps où tout provoque l'homme à l'essor spontané de ses propres forces, au développement de toutes les énergies intimes de sa nature, nous demandons qu'on cesse d'opposer au torrent la barrière inutile et dangereuse de l'ancien système des législations, préceptes et directions à outrance. La démocratie est née, et avec elle l'ère de la liberté ; la démocratie veut vivre, et elle vivra, quoi qu'on fasse. Place donc à la démocratie et à la liberté !

Confessons-le de bonne grâce, ces idées, pour venir surtout d'Amérique, n'en sont pas moins vraies dans leur ensemble. Les nations d'Europe plient sous le joug, tous les jours appesanti, d'un fardeau de lois et réglementations sociales qui paraissent tendre à absorber de plus en plus l'individu dans l'Etat, à niveler les caractères sous la règle, de plus en plus indiscrète et uniforme, de l'autorité publique.

Il y aurait un travail fort instructif à faire sur la question de savoir comment, chez nous par exemple, le développement mal dirigé de la civilisation s'est effectué en proportion inverse de l'amplitude laissée par les lois civiles au champ de la liberté individuelle. La cause de cette multiplication indéfinie de réglementations imposées au Français de l'heure actuelle ? Nous l'avons déjà déterminée. Elle est tout entière en ce fait que l'appât offert aux mauvaises passions allumées dans le citoyen par les séductions d'un bien-être matériel toujours grandissant, toujours en apparence plus facile à saisir, est resté sans contrepoids suffisant du côté de la morale, sans frein religieux ou d'honnêteté naturelle, qui pût réprimer à temps les abus de la jouissance libre. Alors sont venues, avec les dévergondages publics, les nécessités publiques de lois nouvelles directives ou répressives. Et, nous l'avons prédit, c'est ce qui arrivera fatalement un jour ou l'autre à l'Amérique, comme à nous, comme à tous les enfants gâtés, chez qui une solide formation morale et religieuse ne prévient pas efficacement les désordres qu'entraîne dans l'homme, déchu depuis le péché originel, une satisfaction trop intense accordée à ses appétits de jouissance au préjudice des droits que se réserve toujours la morale dans l'équilibre normal de l'être humain.

Oui, nous souhaitons, nous aussi, que les citoyens de la libre République prennent un peu plus confiance en eux-mêmes et se réveillent du sommeil léthargique où les plonge l'abandon vraiment trop insouciant qu'ils font de leur personne au fonctionnarisme, au formalisme social du Dieu-Etat.

Nous aimerions voir les âmes chrétiennes moins captivées par les rites d'une dévotion externe où il semble qu'elles trouvent une paresseuse compensation à l'insuffisance de l'activité spontanée de leur vie surnaturelle. « Aide-toi, le ciel t'aidera, » dit le proverbe. Les Américains tiennent trop pour la première partie, et nous, trop pour la seconde.

Nous ne voulons nous prosterner devant aucune idole, pas même devant la liberté ; mais nous ne croyons pas non plus avoir l'obligation de sacrifier notre liberté, principe de nos œuvres saintes et méritoires, à un Moloch quelconque. Tout prêts à obéir, là où une autorité nous commande au nom de Dieu, qui SEUL peut se permettre de limi-